

automne 2018

Odyssée, explicite-t-il l'objet de son texte : « *Et sans doute n'est-il pas inutile de délimiter les principales variations de cet ensemble géographique avant de s'y aventurer dans la seule quête d'une connaissance gratuite et imprévisible.* »

Et sans doute, à sa suite, son lecteur défriche-t-il l'ouvrage avec d'identiques précautions et le sentiment d'explorer non un livre isolé mais un nouveau sillon *DANS LE CHEMIN DE BUIS* ou parmi les *SEPT SOLITUDES*, autres textes de Gilles Lades, et romanesques, pour contempler la terre du Quercy.

Chantal Danjou

Claude Albarède

Nœuds et *Chutes*, Teresa Soto, édition bilingue, éd. L'Herbe qui tremble, Collection Oscillantes, 2018.

Il y a là, dans ces deux recueils, une langue pensée et retenue que la traduction de l'espagnol au français sait respecter et mettre en lecture. Une langue qui se noue aux choses de la vie, et s'en dénoue par attachement. Car ce n'est pas un hasard si l'auteur, dans une édition conjointe, publie deux recueils ensemble, l'un intitulé *Nœuds*, l'autre *Chutes*, avec sans doute cette arrière-mémoire de l'œuvre d'Emily Dickinson qui écrivait : "*si on dénoue l'attachement, c'est la chute assurée*". Point de tragique, pourtant, car le sens poétique des textes, leur rigueur fondamentale, tissent au fur et à mesure l'étoffe heureuse de la beauté. Et la beauté, tant formelle qu'essentielle, modèle les textes au rythme de leur invention. D'abord bien évidemment celle de l'âge d'or, de l'été, de l'"Eldorado" amoureux. Celle d'une liberté totale que l'amour physique dans ses encastremets solidifie :

*"Comme tu es un fil d'or
je tire sur toi
mais sans le défaire
je tire sur moi
et tu te rapproches
et ainsi font toutes les distances
celles de la géographie
celles de la langue
celles du secret"*

L'espoir qui imprègne ces textes émane du contact physique où le temps se donne en métamorphoses qui le transfigurent, pas de coupure entre la chair et l'esprit, mais une osmose de vie. La préface de Bernard Noël met l'accent sur cette "*loi profonde de l'humain, et ce désir de sauter dans une flaque de vie*". Ambiguïté peut-être ? Mais le poème est-il autre chose quand il met en lumière les oxymores vitaux ? La fièvre, le désir, la furie parfois habilement démesurés et contrôlés font que le poème entre en "*cachette ouverte*" dans l'âme du lecteur, sans cesse transformant la langue, ou plutôt la malaxant, la pétrissant, ne la laissant jamais en repos. Elle apporte au lecteur cette exaltation intérieure et durable qui est le propre des œuvres d'art :

*"Cette furie
pareille à l'herbe mouillée
on ne peut pas la cueillir,
il faut attendre
qu'elle sèche.*

*Nous en ferons des rouleaux
d'herbe
denses
secs
parfumés
il y a tant de choses
dans leur singularité"*

Double recueil donc, double force des *Nœuds*, double pente des *Chutes*, double plaisir pour le lecteur. C'est une réussite que l'édition bilingue, soignée et heureuse, sait mettre en lumière.

Claude Albarède

Éric Barbier

On se regarde crever poèmes 1995-1996, Pascal Ulrich, Le Contentieux, 2018, 10 €

L'association Bakou 98 et les éditions du Contentieux veillent à ce que l'œuvre de Pascal Ulrich, homme, poète, graphiste, musicien sans instrument délivrant *Alabama Song* ou une symphonie de Mahler dans